

JEAN ALLOUCH

Lettre pour lettre

*Transcrire, traduire,
translittérer*

Édition revue et augmentée

Postface : *L'altérité littérale*

LETTRE POUR LETTRE

© EPEL, 2021
212, avenue du Maine, 75014 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion ToThèmes
3, allée des Genêts,
91220 Le Plessis-Pâté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
thierrydp@aol.com

Distribution SODIS
Paris, France

ISBN : 978-2-35427-509-9
Dépôt légal : avril 2021

Jean Allouch

LETTRE POUR LETTRE

Transcrire, traduire,
translittérer

Suivi de
L'altérité littérale
(postface 2021)

EPEL

Ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste il [n']y a autre chose qu'écriture...

LACAN,
séminaire du 20 décembre 1977

D'abord que, sous prétexte que j'ai défini le signifiant comme ne l'a osé personne, on ne s' imagine pas que le signe ne soit pas mon affaire ! Bien au contraire c'est la première, ce sera aussi la dernière. Mais il y faut ce détour.

Lacan, « Radiophonie »,
Scilicet, n° 2/3, 1970, p. 65

En introduisant dans la psychanalyse le triptyque transcription, traduction, translittération, ce livre tente de serrer cette « affaire » en donnant sa consistance d'écrit à ce « détour ».

On a tâché de maintenir ce frayage en deçà de ce point de bascule épinglé par Lichtenberg lorsqu'il notait « Comme le dit magnifiquement Bacon (*Novum Organon*, L. 1, 45 apha) “Où l'homme aperçoit un tout petit peu d'ordre, il en suppose immédiatement beaucoup trop” » (*Aphorismes*, p. 233-234 de la traduction française).

INTRODUCTION

Pour une clinique psychanalytique de l'écrit

*Dans la psychanalyse tout est faux,
hormis les exagérations.*

ADORNO¹

Un ami, concerné par la psychanalyse, et pour lequel – sans d'ailleurs que ni lui ni moi ne sachions précisément pourquoi – mon avis importe, me fit un jour confidence d'une question qui le préoccupait : « Comment définissez-vous, disait-il, la santé mentale ? »

Il arrive parfois, venant de gens qui ne prétendent à aucune compétence, qui même peuvent se penser comme n'étant pas véritablement dans le coup, certaines remarques ou interrogations que distingue un tout particulier tranchant. C'était, me semblait-il, le cas, et je fis, le fil de la conversation aidant, une réponse qui m'apparut, aussitôt émise, relever de cette sorte d'énoncés dont le locuteur sait, dans le temps même où il les formule, qu'ils en disent plus long que ce qu'il voulait dire d'abord. La santé mentale, telle fut alors la réponse, c'est *passer à autre chose*.

En voilà une définition ! On remarquera d'abord qu'elle nous laissait tous deux Gros-Jean comme devant car, pas plus que moi, cet ami n'ignorait qu'il ne suffit pas de s'imaginer passer à autre chose, ni même de mettre tout en œuvre afin de conforter cette imagination, pour que ce soit effectivement le cas. Y a-t-il seulement une chance de pouvoir attribuer un jour ce *passer à autre chose* à un sujet ? Ne doit-on pas au contraire se rendre au fait que ce qui apparaît comme changement dans une vie n'est que tentative (parfois ultime) où cette

1. Cité par Martin Jay, *L'Imagination dialectique*, Paris, Payot, 1977, p. 131.

vie ne cessera de ne pas passer à autre chose ? En ce sens l'intérêt de cette définition de la santé mentale serait de valoir indépendamment de la question de savoir s'il en existe un qui y satisfait ; elle s'avère ainsi n'être pas incompatible avec cet épinglage des humains comme « si nécessairement fous » où Pascal excluait que quiconque puisse en réchapper.

Qu'est donc la rencontre du psychiatre et de son fou sinon un essai du premier pour rendre opérant, à l'endroit du second, le vœu qu'il passe à autre chose... que son aliénation ? Qu'on évoque la figure de Pinel (elle se profile toujours derrière celle de Charcot) orchestrant toute une mise en scène, convoquant quelques collègues pour les faire siéger, habillés comme il convient, en un simili tribunal révolutionnaire afin d'obtenir d'un qui se croyait l'objet d'un arrêt de mort pour avoir tenu en public des propos d'un douteux patriotisme, et par l'acquiescement qui lui serait ainsi (dans les formes) signifié, qu'il renonce à sa croyance délirante, qu'il accepte enfin de changer ce que Pinel ne recule pas à désigner comme « la chaîne vicieuse de ses idées ». Il y a là une remarquable prise en compte du discours même de l'aliéné². Cependant on rate l'aliénation (de fait le « traitement moral » échoue) en prenant appui, pour la contrer, sur ce qui, chez le fou, subsisterait encore de raison, sur ce qui lui ferait admettre, par exemple, puisqu'un tribunal l'acquiesce, qu'il n'a plus qu'à se penser non coupable et à chasser aussitôt ces délirantes pensées qui faisaient de lui un permanent prostré.

Cette façon de pousser l'autre à passer à autre chose s'est retrouvée, quasi telle quelle, dans la psychanalyse. Pourtant le fait que la question de la santé mentale soit posée *comme telle* mais néanmoins *ailleurs* que là où exerce le psychiatre introduit un remarquable décalage, suggère qu'il en est quelques-uns (le cas n'est pas exceptionnel de psychotiques qui sont de ceux-là) pour considérer, au moins comme possible, un autre mode de « s'en sortir ».

2. Philippe Pinel, *Traité médico-philosophique sur l'aliénation mentale ou la manie* [an IX], Paris, Cercle du livre précieux, 1965, p. 58 et 233 à 237.

De fait c'est ce qu'a donné à entendre, en certains temps privilégiés, le discours de la psychanalyse. C'est ainsi que celui qui s'adresse à un psychanalyste, quand n'est plus tenable de ne pas passer à autre chose, « sait » (au moins de ce mode de savoir qu'implique toute effectuation) qu'il n'y a pas d'autre voie pour s'en sortir, sinon celle de s'autoriser à davantage s'y engager. S'il est, ici, une chance pour le *passer à autre chose*, elle ne saurait advenir qu'à en passer, une fois encore, par la chose de l'autre – ce qui équivaut à en rajouter. À cela souscrit le psychanalyste pour autant qu'il accepte d'abord de réduire sa réponse au monotone « associez », c'est-à-dire en laissant la parole à qui s'adresse à lui, ouvrant ainsi le champ au développement du transfert.

Mais, dira-t-on, Pinel n'était pas sans savoir lui aussi qu'il n'était envisageable de passer à autre chose qu'à en passer par la chose de l'autre. N'est-ce pas cela même qu'il mettait en jeu en recommandant de « domestiquer » et même de « dompter » (ce sont ses propres métaphores) l'aliéné ? Il s'ensuit que cette façon de dire n'est pas suffisante et que la question est bien plutôt celle d'une distinction des divers modes de ce passage ; s'il est, en effet, concevable que tous ne sont pas équivalents, encore convient-il de cerner précisément ce qui les différencie.

Comme toute question élémentaire, celle-ci est difficile à traiter. Si domestiquer l'aliéné pour l'éloigner de son aliénation apparaît bien comme une façon de l'amener à se produire sur un terrain pour lui *autre* (celui où chacun est voué à « l'utilité publique » – dernier mot du traité de Pinel), on a cependant l'intuition que ce type de rapport à l'autre diffère sensiblement de celui qui s'institue, pour quelqu'un, à partir du moment où la parole lui est laissée. Pourtant cela reste en partie confus et tout se passe comme s'il n'était pas possible, dans l'immédiat, avec les mots de tous les jours, d'explicitier les divers modes de ce passage. Ainsi, par exemple, n'est-on pas en mesure de pouvoir simplement les nommer, d'en établir une liste et donc de les compter.

Devant cette difficulté, s'en remettra-t-on par exemple à l'opposition de ce qui relèverait de la suggestion et de ce qui s'en

dispenserait ? On peut en effet penser la domestication comme une manière de suggestion et se souvenir que ce terme, d'un point de vue notionnel mais aussi bien pratique, a servi un temps à épingleur un certain mode d'accès – ou vaut-il mieux dire de non-accès ? – à l'altérité. Pourtant, même à considérer le frayage de Freud comme s'inscrivant à rebrousse-poil de cette tentative, on ne saurait tirer de là une quelconque bipartition pour une classification des divers modes de cet accès/non-accès. Il est patent, en effet, que la suggestion fait question dans la psychanalyse elle-même (Freud en témoigne) et ne saurait donc simplement être prise comme ce que la psychanalyse a rejeté pour se constituer.

La mise à l'écart de toute opposition par trop réductrice semble accroître la difficulté. Elle offre l'avantage, toutefois, de laisser une place à ce qu'on nomme *l'expérience*. On qualifiera celle-ci de « clinique » pour autant qu'on saura voir, dans la clinique, une des tentatives majeures de produire une description – sinon une analyse – des divers modes du rapport à l'altérité, des façons à la fois variées et variables dont une certaine altérité ne cesse pas d'être ce à quoi un sujet a affaire, ce à quoi il répond dans son symptôme (névrose), parfois ce dont il répond dans son existence (psychose) ou dans sa chair (maladies dites « organiques »).

En invitant l'analysant à en repasser par la chose de l'autre, la psychanalyse a mis en place une façon nouvelle de recueillir le témoignage de la clinique. Il en est résulté une clinique psychanalytique dont il est remarquable qu'elle n'a pas radicalement rompu avec la psychiatrie mais introduit, en regard de celle-ci, un certain nombre de ruptures, de décrochages, de décalages, de déplacements de questions, de reformulations et même d'objets « nouveaux ». Chacun de ces éléments vaut comme la singularité d'une différenciation qui a réussi à s'établir ; on l'a dit : « Dieu est dans le détail. » Ne constate-t-on pas que toute grande question de doctrine psychanalytique, quand on l'étudie d'un peu près, renvoie à un point localisé d'une observation clinique ? Un exemple : de ce que l'analyse de Serguéi Pankejeff donne le loup comme *n'étant que* le

substitut du père, Freud situe, ce qui était loin d'aller de soi, l'oralité comme une pré-généralité, comme marquée du génital³.

Ainsi l'expérience de la psychanalyse ré-élabore-t-elle, souvent par bribes, parfois par pans entiers, le savoir clinique. De cela, ce livre, me semble-t-il, rend compte. Il situe d'abord comment et en quoi le frayage de Freud a rompu avec un certain abord clinique (il faudra préciser son statut), mettant ainsi en place une autre façon d'interroger l'expérience, une autre possibilité d'accès à la folie. Il donne de là à entendre comment la clinique psychanalytique ainsi inaugurée s'est trouvée avec Lacan définie (mais aussi mise en œuvre) comme une clinique de l'écrit.

Comment situer le frayage de Freud, le décrochage à partir duquel a pu commencer de se formuler une clinique psychanalytique ? Que l'expérience analytique soit venue à la place même où s'avérait défaillir ce que la langue française condense sous le terme de « drogue », cette drogue qui devait, pour Freud, assurer la stabilité du rapport soignant/soigné, la maintenir dans l'évidence triomphante d'une bipartition non questionnée, c'est là ce qui peut se lire dans l'aventure de Freud en tant que cocaïnomanie (chap. 1). Le cas est d'autant plus remarquable qu'on peut y repérer par quelles voies peut cesser l'accrochage d'un sujet à son symptôme. C'est dans ce manque lui-même d'un médicament/symptôme, c'est depuis ce manque reconnu que Freud devait se faire d'abord la dupe de l'hystérique en se présentant comme le héraut d'une théorie hystérique de l'hystérie. De la défaillante cocaïne au rêve d'une injection de triméthylamine, puis de cette injection à la mise au jour de la triméthylamine comme formule, il y a parcours, suite de ratages différenciables sinon déjà différenciés. Le second de ces ratages fut effectué par un Charcot qui sut l'élever au rang d'une gigantesque bouffonnerie publique. Freud n'y souscrivit point mais y fut attentif, et jusqu'à devoir, pour marquer son choix d'Anna O. contre Porcz ou Pin (deux malades de Charcot que Freud connut dans la trop célèbre présentation), laisser

3. Cf. Jean Allouch et Érik Porge, « Le terme de "l'homme aux loups", *Ornicar ?*, n° 22/23, 1981.

sa plume être guidée par les suggestions de l'hystérique (chap. II). La chose freudienne, on le sait, ne s'en est pas tenue là et c'est le rêve, ou plus exactement son interprétation analytique, qui est venu déplacer le simple jeu d'une opposition entre une version universitaire de l'hystérie et la théorie de l'hystérie telle que la propose l'hystérie elle-même.

Ainsi, l'analyse du décrochage auquel on doit ce qui permet déjà de parler d'une clinique psychanalytique se clôt-elle ici sur une reprise de la question du rêve (chap. III). Tout au moins provisoirement car ce fil trouve son prolongement dans celle du transfert. Que la mise au jour du transfert soit un des fruits majeurs de la clinique analytique n'est pas dire pour autant qu'elle en soit venue à bout. On verra comment c'est seulement au terme d'un cheminement à la fois clinique et doctrinal qu'est envisageable un abord du transfert. Rien en effet ne peut être aujourd'hui (soit : après Lacan, spécialement après la dissolution de l'École freudienne de Paris prise comme un événement majeur du « retour à Freud » de Lacan) avancé pour situer le transfert sans une prise en compte de ce que Lacan a pointé comme « le champ proprement paranoïaque des psychoses ». Telle est la raison pour laquelle un chiffrage pour le transfert est ici proposé tout à fait en fin de parcours (chap. IX).

On a commencé ce parcours clinique par la toxicomanie puis par l'hystérie. Mais avoir pris chaque fois la chose au niveau du cas, du particulier, n'est pas sans procurer un bénéfice de doctrine, que l'analyse du rêve met clairement à nu. La clinique frayée par Freud en donnant au rêve, là est le fait décisif, la valeur d'une formation littérale se définit du coup comme une clinique de l'écrit ; dès lors, muni de cette clé, on peut reprendre quelques-unes des grandes questions cliniques telles la phobie (chap. IV), le fétichisme (chap. V) ou encore la paranoïa (chap. VIII). En quoi une clinique de l'écrit peut-elle renouveler l'analyse de ces modes divers du rapport à l'Autre ? Telle est la question dont on attend qu'à être traitée elle ne soit pas sans conséquences sur la pratique de la psychanalyse. C'est ainsi que l'analyse du frayage freudien, du décalage de l'abord freudien par rapport à tout autre déjà établi, se développe en extension, dégageant

quelques voies d'une clinique analytique qui, aujourd'hui encore, reste largement en friche.

Pourtant, à ces deux fils liés (histoire de la psychanalyse, formulation d'une clinique analytique), s'ajoute un troisième, lui doctrinal (cf. *troisième partie* : Doctrine de la lettre). À vrai dire, il n'y a pas lieu d'opposer doctrine et clinique puisqu'il s'avère au contraire (l'expérience le vérifie à tout coup) que plus une observation se fait littérale, plus proche donc de ce qui est donné à lire, plus est aisément repérable (quelquefois même formulé tel quel) le point de doctrine qui s'y trouve impliqué. Il reste cependant que la chose n'est pas automatiquement reprise dans la doctrine, qu'il y a là une part de chance, d'un bonheur qui relève d'un tout autre registre que celui de la maîtrise. S'il ne s'était pas trouvé qu'un tel bonheur se soit produit, il ne me semble pas qu'aurait été véritablement justifié le rassemblement en un livre de ces études cliniques ; et peut-être sans la mise en jeu de la nomination dont il va être question maintenant, la doctrine se serait-elle trouvée une fois de plus, par la clinique, non questionnée. Lacan : « La nomination est la seule chose dont nous soyons sûrs que ça fasse trou⁴. »

Une *clinique de l'écrit*, qu'est-ce à dire ? Il suffit d'avoir ainsi singularisé la clinique analytique pour que se présente un certain nombre de questions dont on s'étonne qu'elles aient été si peu abordées. La première d'entre elles est peut-être celle de la lecture ; si un rêve est à prendre comme un texte, en quoi consiste le fait de le lire ? Et, plus généralement, si la psychanalyse opère à partir de ceci qu'« *un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il puisse se réinscrire ailleurs que là d'où il l'a portée⁵* », que faut-il que soit cette lecture pour qu'elle produise, sans autre intervention (cf. le « suffit »), une réinscription ailleurs de l'être parlant ?

Sur ce point précis, Lacan est ici consulté. C'est dire qu'on s'adresse à lui en tant que lecteur, en tant que susceptible d'éclairer

4. Jacques Lacan, *R.S.I.*, séminaire malheureusement inédit du 15 avril 1975.

5. J. Lacan, séminaire malheureusement inédit du 14 mai 1969.

(quand on étudie de près sa façon à lui de lire) ce que veut dire « lire » en psychanalyse. Il est clair que ce biais est spécifique, même si on peut noter qu'il est dans le droit-fil du rapport de Lacan à Freud puisque c'est bien comme un *lecteur* de Freud que Lacan s'est lui-même positionné, puisque c'est bien de s'être accroché à la lettre de Freud que son « retour à Freud » a pu être reconnu comme effectivement freudien.

Il n'y a aucun paradoxe, à partir de ce lien dissymétrique de Lacan à Freud, de choisir d'interroger Lacan, plutôt que Freud, sur ce que veut dire « lire » d'un point de vue freudien. Cela se vérifie dans les faits : la lecture freudienne du président Schreber ou d'Herbert Graf se fait plus aiguë, plus précise, plus serrée quand elle se trouve reprise chez Lacan. Il y a là un parti pris de méthode qui va à l'encontre de ce qui s'imagine d'un plus de vérité accordé au témoin direct, à la présence, à l'immédiateté ; ce parti pris, en valorisant au contraire le *témoignage indirect*, donne déjà une indication concernant ce que peut être une clinique de l'écrit. On sait que Lacan, dans la proposition dite « d'octobre 1967 », en faisant dépendre la nomination au titre d'analyste de l'école du témoignage indirect de « passeurs », a donné tout son poids à ce mode du témoignage. Cependant ce poids ne doit pas faire méconnaître que la chose était homologue au fait qu'un psychanalyste ne s'en va pas généralement vérifier la justesse d'un propos que l'analysant lui livre, concernant un tiers, mais s'en tient, là aussi, au témoignage indirect.

Pourtant, le parti pris de valoriser le témoignage indirect ne saurait être justifié *a priori* puisqu'il dépend de la vérification du pari selon lequel, à certaines conditions, le témoignage indirect effectue mieux le bien dire ce dont il s'agit. Or on ne choisira pas ici de construire le traité qui fonderait la pertinence de ces conditions, mais on s'engagera dans ce parti pris, quitte à ce que certaines d'entre elles puissent en cours de route trouver leur formulation. La chose se jugera donc non pas à ses fruits mais à une certaine qualité de ces fruits.

Il y a là un axe méthodologique pour une clinique de l'écrit. C'est ainsi que phobie, fétichisme et paranoïa seront étudiés à partir

de ce que Lacan a témoigné en avoir lu. Et puisqu'il y a solidarité entre la mise en œuvre du témoignage indirect et la prise en compte du cas *comme cas*, l'étude du témoignage de Lacan se concentrera sur certaines de ses lectures, de celles auxquelles il s'est attardé le temps qu'il a fallu pour envisager les choses dans leur détail ; il s'agira de sa lecture du « petit Hans », d'André Gide (avec le témoignage indirect que constitue l'étude de J. Delay) et du président Schreber.

Mais consulter Lacan en tant que lecteur (et donc le consulter aussi sur ce qu'est lire) réservait une surprise. Le questionnement ainsi engagé devait conduire à la mise en évidence d'un mode de la lecture chez Lacan, mode qui, une fois énoncé, ne pouvait qu'être reconnu par quiconque acceptait de regarder la chose d'un peu près. On peut constater en effet que chacune des lectures que Lacan a poursuivie jusqu'à en recevoir un enseignement lui-même (et ainsi faire enseignement de cet enseignement) se caractérise par la mise en jeu d'un écrit pour la lecture, pour l'accès au texte lu, à sa littéralité. Lacan lit *avec de l'écrit* ; et une clinique de l'écrit s'avère ainsi une clinique où la lecture se confie à l'écrit, se fait dupe de l'écrit, accepte de laisser l'écrit la mener par le bout du nez.

Ce n'est certes pas dire que n'importe quel écrit fasse aussi bien l'affaire. Qu'on songe seulement aux séminaires consacrés par Lacan à la construction du graphe qui allait lui permettre de lire un des plus commentés des mots d'esprit recueillis par Freud. Deux ans ! Mais dire le soin que cela peut parfois réclamer n'est pas répondre pour autant à la question de savoir ce qui fonde la pertinence de tel écrit à être cet écrit qui convient à l'objet de cette lecture. Or la question est décisive puisque la lecture a choisi de se mettre dans la dépendance de l'écrit, puisque l'objet n'est peut-être que ce qui résulte de la mise en œuvre de l'écrit dans la lecture.

L'abrupt de la question n'empêche pas qu'on sache qu'elle a parfois trouvé, en d'autres champs, sa solution. Elle implique qu'il y ait lecture et lecture et que toutes ne soient pas équivalentes ; or il est un domaine, comme celui de l'égyptologie, où ces différences ont joué au point précis où, du fait d'une certaine lecture, cette discipline a pu être reconnue comme telle, c'est-à-dire comme une démarche

raisonnée. Pourquoi oublie-t-on qu'on « lisait » (ces guillemets sont tout le problème) les hiéroglyphes bien avant que Champollion ne les déchiffre ? Et n'a-t-on pas souvent l'impression justifiée que telle lecture clinique est exactement du même tonneau que certaine lecture des hiéroglyphes avant Champollion ? Il a eu raison, cet analysant qui prit discrètement congé de son psychanalyste à la suite de cette séance où il l'entendit proférer l'obscénité selon laquelle, avec ce qu'il lui disait ce jour-là, lui, l'analysant, réalisait « la castration sadique-anale de votre père ». Qu'on ne doute pas que cet analyste croyait lire ! Et même, ce faisant, interpréter ! Et ce n'est certes pas la substitution ici de termes lacaniens à ceux de Freud qui changera quoi que ce soit au statut de ce type de lecture⁶.

S'il y a donc bien lecture et lecture, encore faut-il serrer d'un peu près ce qu'est lire avec de l'écrit – non pas seulement pour établir comme un éventail de différentes lectures, mais aussi pour faire obstacle au développement, dans la psychanalyse, de certaines d'entre elles. Est-ce un hasard si ce fut à propos de la lecture lacanienne du « petit Hans », c'est-à-dire d'un cas de phobie, d'un cas charnière entre névrose et psychose, que devait se produire la nomination qui allait permettre de mettre en ordre l'ensemble de la question⁷ ? Toujours est-il qu'une fois franchi le pas de cette nomination, vue après coup, la chose semble à proprement parler triviale. En effet, lire avec de l'écrit est mettre en rapport l'écrit avec l'écrit, ce qui se nomme, là où il arrive fréquemment qu'on doive en passer par une telle opération – c'est-à-dire en philologie –, une translittération. On reconnaîtra, parmi diverses façons possibles de « lire », celle qui se distingue comme une lecture avec de l'écrit lorsqu'il s'avérera que cette lecture ne fait pas impasse sur la translittération.

La translittération intervient dans la lecture en liant l'écrit à l'écrit ; elle donne ainsi sa portée à ce qui est généralement admis (chez

6. Ce qui distingue cette aventure de la pratique analytique aujourd'hui la plus commune tient à ce qu'ici l'analysant sut que le cas (de son analyste) était incurable, qu'il n'y avait donc plus qu'à prendre congé et à témoigner. Cf. François Peraldi, « La castration sadique-anale de votre père... », *Interprétation*, n° 21, 1978.

7. On a choisi un ordre de présentation qui diffère de celui de l'élaboration.

Lacan en particulier, qui suit ici l'avis commun) comme la *secondarité* de l'écrit. Ce n'est pas tant par rapport à la parole que prend son poids cette secondarité ; ou, plus exactement, cette secondarité de l'écrit au regard de la parole n'est que la retombée de cette secondarité fondamentale de l'écrit vis-à-vis de lui-même. L'écrit, c'est là ce qui résulte de sa définition par la translittération, relève toujours déjà de ce que Queneau a inventé en créant le nom de « second degré ». Pourquoi imaginerait-on moins de présence dans cette secondarité alors qu'il suffit d'admettre que lui est adjacent un autre mode de la présence ? Sur ce qui noue l'écrit à un certain mode de la présence de l'Autre, il n'est pas possible de ne pas consulter l'expérience psychotique ; elle permettra que ce questionnement se prolonge, que se cerne mieux la façon dont l'écrit peut désamorcer une certaine présence dont on se limitera, dans ces pages introductives, à annoncer la couleur en la disant persécutive⁸.

La translittération est une opération d'autant plus appelée par la lecture que ce qui est à lire diffère plus, dans son écriture, du type d'écriture avec lequel la lecture se constituera. Cette lecture *littérale*, on saura après coup si c'est bien cela qu'elle aura été. Or, écrire l'écrit est le chiffrer et cette façon de lire avec de l'écrit mérite donc d'être désignée comme un *déchiffrement*.

La référence de Freud à Champollion pour l'interprétation des rêves mais aussi, et plus généralement, pour l'analyse de toute formation de l'inconscient, la nomination par Lacan de ces formations comme chiffrages (« chiffrage inconscient ») allaient-elles confirmer la mise au jour ici d'un certain mode de la lecture pour la psychanalyse ? Allaient-elles confluer avec le privilège accordé, dans la psychanalyse freudienne, à un certain type de la lecture tel que son repérage s'était avéré possible chez Lacan ? Était-il envisageable, par-delà cette éventuelle confirmation, de préciser davantage en quoi cette lecture se spécifiait ?

Cette épreuve devait faire apparaître que la translittération ne suffit pas, à elle seule, à définir un mode de la lecture, que sa mise

8. Cf. ici même « Le discord paranoïaque », chap. VIII.

en jeu dans la lecture est une opération symbolique qui s'avère, dans chaque cas, articulée aux deux autres opérations que sont la traduction (du registre de l'imaginaire) et la transcription (opération réelle). Ainsi, la question des différents types de lecture trouva sa formulation en se construisant comme celle des divers modes possibles d'articulation de ces trois opérations.

Il est patent qu'aussi bien chez Freud que chez Lacan l'emploi des termes « traduction » ou « transcription » est mal précisé. Ainsi Freud parle-t-il, à propos de l'interprétation des rêves, de « traduction », mais c'est pour corriger la chose en disant qu'il ne s'agit pas à proprement parler de la transmission d'un sens d'une langue en une autre mais plutôt d'un déchiffrement tel celui de Champollion. Certes, déchiffrer n'est pas traduire, mais il a fallu le repérage de la translittération dans le déchiffrement de Champollion comme dans le travail d'élaboration du rêve pour pouvoir, de là, définir ce qui focalisait la traduction et la transcription. Écrire se nomme *transcrire* quand l'écrit se règle sur le son, *traduire* quand il se règle sur le sens et *translittérer* quand il se règle sur la lettre.

L'objet de ce livre est l'introduction de ce triptyque dans la doctrine psychanalytique, puis l'étude d'un premier repérage de ce qui s'en trouve éclairé, voire modifié.

Transcrire, traduire, translittérer, ces opérations n'apparaissent jamais mises en jeu, quand on regarde tel ou tel cas d'un peu près, indépendamment les unes des autres. Aussi les définitions suivantes, si elles ne sont pas sans effet pratique, sans conséquences marquées, désignent-elles toutefois des opérations qui sont toutes isolables, mais ne se rencontrent pas à l'état complètement isolé ; bien plutôt s'agit-il de la prévalence de l'une d'entre elles, d'une sorte de jeu qui consiste à *prendre le dessus*, voire à *prendre le pas* (en contrepoint radical, donc, d'un « ne pas prendre »).



Transcrire est écrire en réglant l'écrit sur un quelque chose hors champ du langage. Ainsi (cas de transcription le plus fréquent, ou, tout au moins, le mieux étudié) le son, reconnu hors ce champ à partir du moment où la linguistique sait distinguer « phonétique » et « phonologie ». On ne négligera pas de remarquer à ce propos ce qui sépare linguistique et psychanalyse : là où un Jakobson se contente des deux termes du *son* et du *sens*, et donc des seules transcription et traduction⁹, il est ici fait référence non pas à deux mais à trois opérations, non pas à deux mais à trois termes. On remarquera, de plus, qu'on s'essaie à transcrire – des mouvements complexes de la danse au simple jeu de pile ou face – bien d'autres objets que les sons.

On fera observer à juste titre qu'à partir du moment où on transcrit, on entre dans le champ d'un langage et que l'objet produit par la transcription n'est jamais qu'objet déterminé, lui aussi, par le langage. Pourtant la transcription prend cette détermination à rebrousse-poil, veut noter la chose même, comme si la notation n'intervenait pas dans la prise en compte de l'objet noté¹⁰. Il y a là, pour la transcription, une butée réelle puisque l'objet visé ne sera jamais l'objet obtenu, puisque est impossible qu'elle produise le *tel quel* de l'objet. La transcription se bute (au sens où elle n'en démord pas) sur ce point de butée et, s'y butant, elle y bute. De là son épingleage comme opération réelle au sens où Lacan, avec Koyré, définit le réel par l'impossible. Mais à ce réel, la transcription ne saurait d'elle-même avoir accès. C'est que l'écrit qu'elle met en œuvre ne trouve pas en elle son statut et qu'elle ne peut ainsi, en jouant de

9. Roman Jakobson, *Six Leçons sur le son et le sens*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.

10. Les distributeurs en France du film américain intitulé par acrophonie E.T. ont choisi non pas de transcrire ce titre, ce qui aurait donné, une fois écrit, ITI, mais de translittérer E.T. (Il s'agit d'un degré faible de la translittération car elle opère d'une écriture alphabétique à une autre écriture alphabétique elle aussi, et, de plus, avec deux alphabets ayant une commune origine.) C'est ainsi que la classe cultivée prononce « iti » là où le peuple dit « euté ». Éliminons le fait de l'influence culturelle, le phénomène apparaît plus pur qui différencie la transcription et la translittération : si on translittère, on produit une autre prononciation, si on transcrit, on produit une autre écriture.

quelque chose dont elle ne sait pas rendre compte, en aucune façon s'auto-fonder.



Traduire est écrire en réglant l'écrit sur le sens. L'opération relève d'autant plus de l'imaginaire que le traducteur, en prenant le sens comme référence, est poussé à méconnaître sa dimension imaginaire. Apparaît ainsi comme une nécessité qu'il n'y ait pas de théorie de la traduction – non pas à cause de telle défaillance ou difficulté, surmontable en principe – mais parce que la traduction est une pratique non théorisable ; le sens pris comme objet donne en effet *immédiatement trop* de prise à la saisie (une des figures de l'insaisissable), ne serait-ce que parce qu'il est toujours possible qu'intervienne le petit malin pour interroger quiconque prétend avoir cerné un sens d'un : « Mais quel sens ça a, ce sens ? » Le sens, de cette façon, du moins à ce qu'on dit, « s'approfondit », devient plus épais, plus lourd, et l'embrouille sert le petit malin qui, sous le prétexte de dire le vrai sens profond de la chose, tente d'imposer sa propre vision. De cette pente, la psychanalyse tient sa fâcheuse définition comme « psychologie des profondeurs ». On voit, avec le cas de « la castration sadique-anale de votre père » plus haut cité, combien la profondeur du sens croît en rapport inverse de la littéralité de la prise en compte de ce qui se traduit.

C'est pourquoi généralement la traduction se veut « littérale », ce qui ne désigne rien d'autre que sa recherche de points d'ancrage ailleurs que dans le seul transport du sens à quoi elle se consacre ; il faut à la traduction une autre référence que le sens pour lutter contre ce que Lacan notait en disant que le sens fuit comme le tonneau. Ce n'est pas avec du sens qu'on arrête la fuite du sens¹¹.



11. J. Lacan, « Intervention », *Lettres de l'École freudienne*, n° 15, juin 1975, p. 72.

Translittérer est écrire en réglant l'écrit sur l'écrit, aussi la spécificité de cette opération apparaît-elle mieux là où on a affaire à deux écritures différentes dans leur principe même. On pourra voir, et me semble-t-il démontrer, comment ce transfert d'une écriture (celle qu'on écrit) à une autre (celle qui écrit) permet d'épingler comme symbolique l'instance de la lettre. Mais cette définition de la lettre par la translittération n'implique pas qu'on doive supposer quelque chose comme une autonomie radicale de l'écrit, qu'il faille le tenir comme fermé sur soi. Au contraire, la secondarité dont la translittération tire, en quelque sorte, les conséquences, appelle à reconnaître que l'écrit s'est d'abord constitué en prise sur un quelque chose d'un ordre différent de celui de la lettre, un ordre que l'histoire de l'écriture montre avoir été celui du signifiant – ce qui désigne aussi l'ordre numérique, ou géométrique ou musical, etc. C'est dire que la translittération prend son départ sur la transcription, même si c'est de la première que la seconde peut après coup tenir sa raison. Il est à noter d'un autre côté que, dans son articulation la plus commune non pas à la transcription mais à la traduction, la translittération, quand elle s'impose concrètement, est au service de celle-ci, ou, plus exactement, au service de l'ancrage de la traduction dans la littéralité.

Si transcription, traduction et translittération, si écriture du son, du sens et de la lettre ne sont pas mises en œuvre de façon isolée, comment ces opérations s'articulent-elles ? Et comment définir, depuis ces différentes articulations, ce que seraient les divers modes de la lecture ?

On n'a pas souhaité forger ici une réponse *a priori* en développant *comme concepts* les termes « transcription », « traduction » et « translittération » ; une telle recherche aurait en effet laissé échapper le fil même de la question qui porte non pas sur le statut du concept mais sur celui de la lettre. Dès lors, l'étude littérale de certains *cas* devait, mieux que toute autre démarche, mettre au jour quelques articulations possibles (puisque attestées) de ces trois opérations. Cette façon clinique offre l'inconvénient (ou ce qui paraît tel) de ne pas permettre d'envisager l'exhaustivité des diverses articulations dessinées ; mais chaque cas étudié, parce qu'il est un cas concret, parce qu'il relève

d'une analyse littérale, s'offre comme pouvant être contesté. On répond ainsi dans les faits à l'affirmation coup de poing de Karl Popper pour qui étaient non réfutables les interprétations analytiques. Popper est certes confirmé quand l'interprétation se veut une traduction des profondeurs ; mais une interprétation qui consiste en une lecture-déchiffrement peut, elle, faire l'objet d'un examen rationnel¹².

L'analyse de la séquence incident de la veille/rêve/interprétation du rêve (il faut non pas un rêve seul mais une telle séquence pour que la question chiffrée dans un rêve puisse se boucler) qui introduit ici le triptyque transcription – traduction – translittération (chap. III) montre comment un psychanalysant, pour avoir traduit (d'ailleurs sans le savoir) telle phrase entendue la veille et ainsi obtenu un quelque chose d'inacceptable pour son moi, peut être amené à reprendre l'affaire en rêve, à la lire (en la translittérant avec l'écrit qu'est le rêve) d'une autre façon. On montrera aussi comment le jeu de ces trois opérations intervient dans certaines lectures de Lacan. On montrera enfin, avec l'épinglage de leur mise en jeu dans le déchiffrement des hiéroglyphes, qu'il ne s'agissait pas, dans la référence de Freud à Champollion, d'une simple allusion susceptible d'éclairer le frayage freudien, mais de ce frayage lui-même.

Toute formation de l'inconscient est un hiéroglyphe en ce sens d'abord qu'elle résiste à la saisie immédiate, qu'elle n'est pas transparente et qu'elle ne se laisse lire qu'avec un travail de déchiffrement. Mais si ce travail réclame l'association libre, en appelle à juste titre à la parole de l'analysant, qu'est-ce qui lie celle-ci à celui-là ?

Chez Lacan, cette question est celle du rapport du signifiant et de la lettre. En présentant ce qu'est la conjecture de Lacan sur l'origine de l'écriture (chap. VII), on montrera comment la lettre vient prendre en charge le signifiant et jusqu'à le disjoindre de son référent (l'objet est métonymique) au joint précis où la lettre trouve son statut littéral dans la translittération.

12. Pour un développement de cette question, cf. ici même p. 253-255. Cf. J. Lacan : « Il n'y a aucune raison qu'on ne puisse pas mettre mon enseignement en défaut », séminaire du 18 janvier 1977.

Il apparaît ainsi cohérent que ce soit un psychanalyste – Lacan – qui en soit venu à redéfinir les modalités de la logique classique à partir de « ce qui cesse de s'écrire ». Seul un abord de l'écrit en tant que tel peut en effet rendre compte de ce qu'il est parfois possible que s'évanouisse le nécessaire du symptôme, que ce qui, de s'écrire, ne cesse pas, en vienne à cesser de ne pas s'écrire. À seulement les citer ainsi, il apparaît immédiatement que ces définitions lacaniennes des modalités impliquent *deux* modes de l'écrit ; la translittération est le nom de l'écrit en tant qu'il ne prend existence comme écrit que de ce redoublement.

Mais ce rapport littéral à la lettre comme « structure essentiellement localisée du signifiant », n'est-ce pas cela même que présente le psychotique ? Et s'il faut ainsi associer, voire assimiler l'interprétation délirante et l'interprétation analytique, qu'est-ce qui viendra différencier, en fin de compte, une psychanalyse de ce que Lacan nommait un « autisme à deux¹³ » ? Ici se confirme n'être pas sans conséquences et même sans fruits la différenciation de la transcription, de la traduction et de la translittération. Elle s'avère donner, on le verra, la possibilité de préciser le statut de ce qui a été épinglé par Lacan comme « Nom-du-Père », d'énoncer ce qui particularise ce signifiant et, du même coup, ce en quoi consiste le procès de la forclusion.

« Dans la psychanalyse – écrivait Adorno – tout est faux hormis les exagérations » ; c'était faire un grand crédit à la psychanalyse. On dira, plus limitativement, qu'exagérer sur l'écrit est la seule chance pour le passer à autre chose ; cela, le paranoïaque le dit. L'expérience psychanalytique (« paranoïa dirigée », disait Lacan) borde par là l'expérience psychotique. Entre les deux, la mince feuille du transfert. Fait-elle coupure quand se boucle son effectivité ? Laisant pour l'instant de côté la question de savoir ce qui, comme manque, s'en obtient – ou pas –, on se limitera, dans ce parcours de la clinique analytique, à chiffrer et ainsi à déchiffrer son mode d'exécution de l'intention dont Freud avait marqué la nécessité en disant que nul ne

13. J. Lacan, séminaire inédit du 19 avril 1977.

pouvait être tué (Lacan, parce que son départ est la paranoïa, écrit « tu es ») « *in absentia aut in effigie* ».

Qu'advient-il de la lettre quand, un temps en souffrance dans le transfert, puis perdant – parfois – par son biais sa valeur névrotiquement estimable de l'inédit, elle atteint ainsi son public ? Le discours vient-il alors prendre le relais en lui faisant accueil ? On montrera que la discursivité ne peut pas être reçue comme le mot de la fin. Et que la lettre en souffrance, dans son insistance, ne cesse pas d'interroger l'analyse sur le statut – précaire – qu'elle donne au sexuel.

PREMIÈRE PARTIE

Du frayage de Freud

Ce frayage est ici présenté comme ouvrant le champ d'une clinique psychanalytique.

On montrera que cette ouverture n'a été possible qu'au prix de ruptures (Charcot, Breuer, Fliess) qui, par-delà les conflits des personnes, ont dû en appeler à rien de moins qu'à des changements de discours. On lira donc quelques-unes de ces ruptures, prises parmi les toutes premières, avec l'écriture lacanienne des quatre discours.

Il aura fallu que Freud rencontre de sérieuses butées – et qu'il ait su ne pas les négliger – pour s'autoriser à s'écarter du discours dominant.

L'affaire de la cocaïne est une de ces butées ; Freud coquero aurait été, en tant que tel, un médecin selon son vœu ; cette butée est donc le lieu même de sa rupture avec la médecine.

Dans sa rupture avec Charcot, il rencontre un autre point de butée ; le voici contraint de donner raison à l'hystérique en se faisant un temps (celui de la méthode dite « cathartique ») la dupe de son discours.

COCA CORDIAL.

— — —

— A —

PALATABLE
PREPARATION

OF

COCA ERYTHROX- YLON

CONTAINING

In an agreeable vehicle
the active medicinal
principle, free from
the bitter astringent
constituents
of the drug.


THE SEDATIVE, tonic, and stimulants effects of coca erythroxyton and its preparations, and their wide application in medical practice are now too well known to the medical profession to need extended comment.

Coca has been extensively used with gratifying success for the relief of morbid conditions depending on nervous exhaustion, in the nervous irritability following excesses of any kind, in neurasthenia, to facilitate digestion in dyspepsia, to relieve the morbid depression of spirits resulting from exhausting mental labor, in nausea and vomiting of reflex origin, and in the treatment of the alcohol and opium habits.

In a great variety of affections it has proved itself to be a drug ranking in therapeutic importance with opium and quinine.

The Coca Cordial presents the drug in a palatable form, commending it especially to the large class of person of delicate nervous organization, for whom it is most often indicated.

In its preparation the astringent and bitter constituents of Coca which are not essential to its medicinal action have been eliminated, while care has been taken to retain unchanged the active principle cocaine. One fluid ounce of the cordial represents 60 grains of coca leaves of good quality, the vehicle employed being an agreeable cordial of a rich vinous flavor.


We shall be pleased to send on application a circular more fully descriptive of Coca Cordial and its application, and we trust physicians will communicate to us the results of their experience in the use of this preparation, so far as it is likely to be of general interest to the profession.

PARKE, DAVIS & CO.,

Manufacturing Chemists,

DETROIT, MICH.

0 Maide Street. } New York,
1 Liberty

CHAPITRE PREMIER

Freud coquero

Dans les premiers pas du frayage de la psychanalyse par Freud, il y a – dit-on – l’hystérique. L’assertion est certes fondée, sauf à glisser de là jusqu’à en faire une théoricienne à laquelle Freud aurait rapté son savoir. Cette thèse – féministe – passe à côté de ce que réalise l’hystérique, qui n’est pas mettre en avant une théorie mais produire, à l’endroit de son partenaire, la suggestion qu’une théorie existerait bel et bien. C’est à ce partenaire qu’elle laisse la charge de l’élaboration de ce qu’elle ne lui indique qu’à demi-mot, quitte à devoir, à l’occasion, rectifier le tir.

L’opération de démarquage où Freud, avec l’hystérique, renonce à se faire chantre du discours universitaire sera l’objet du prochain chapitre. On néglige en effet qu’il est en ce temps-là, pour Freud, une autre affaire, celle de la cocaïne, pourtant non moins prégnante puisqu’elle devait converger avec la question de l’hystérie en un point très précisément situable, soit le rêve dit de l’injection faite à Irma et son analyse, la première on le sait, inaugurale de la méthode ce jour-là fondée.

Dès lors qu’ils se mêlent de désintoxication, les spécialistes aujourd’hui encore se cassent les dents. Que n’imaginent-ils pas d’entreprendre pour obtenir d’un sujet qu’il cesse de s’en tenir à un objet de satisfaction !

Freud coquero – c’est-à-dire cocaïnomane – le cas aurait pu les intéresser. Le diront-ils n’être pas exemplaire ? Ils se priveront ainsi d’interroger le rapport du sujet au toxique d’une façon qui rend envisageable ce qu’il faut bien désigner par son nom, à savoir une séparation. Cette possibilité est en effet ce qui fait différence entre le témoignage de Freud et celui de cet autre drogué célèbre qu’a été Moreau de Tours.

Il est vrai que le drogué sollicite un médecin plutôt curé que savant ; mais est-ce là raison suffisante pour s'y plier ? Ce serait méconnaître ce dont Freud a tenu à rendre compte à la communauté des savants à laquelle il s'adressait. Je formulerai la chose ainsi : c'est d'avoir écrit son expérience de la cocaïne en des termes liés par les exigences d'un discours scientifique présentifiées par l'université, que Freud en est venu à renoncer aux « bienfaits » de cette substance tant vantée. Si donc on donne un statut de symptôme à cet usage, la levée de ce symptôme devient pour Freud possible quand il l'écrit. Le symptôme alors cesse, de s'écrire.

Qu'est-ce à dire, si ce n'est que c'est avec cet écrit que Freud lit (et lie) le rapport du coquero à son objet et dès lors, comme coquero, s'en sépare. *De participer de l'écrit, le symptôme devient inscriptible.* Cette participation (il conviendra d'en préciser le statut) fonde le nécessaire du symptôme qui ne cesse pas... même à s'écrire... comme symptôme. Que son réel en vienne à être levé du fait d'un *de s'écrire*, voilà qui fait question.

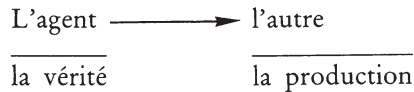
L'intérêt de l'appui pris ici sur les définitions lacaniennes des modalités logiques usuelles tient au fait qu'elles permettent de poser plus précisément cette question du symptôme et de sa levée. L'intervention des modalités du nécessaire et du possible la déplace en effet, la transforme en cette autre qui va porter sur l'écrit : le terme *s'écrire* a-t-il la même portée, offre-t-il les mêmes conséquences et finalement a-t-il le même sens dans les registres du nécessaire et du possible ?

Autrement dit, le *de s'écrire*, à l'œuvre dans ces définitions, cacherait en sa forme singulière un pluriel ; il le cacherait mais aussi bien en manifesterait l'existence avec l'équivoque qu'y apporte la virgule. La virgule écrit ce pluriel, désigne qu'il y a des façons d'écrire et permet ainsi d'entrevoir qu'il y a un rapport entre l'écrit et *l'effaçons* (le jeu de mot est de Lacan), et donc un possible effacement du symptôme.

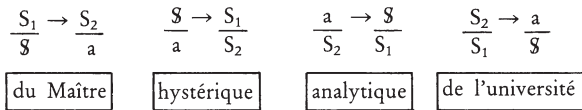
La chose est trop abrupte pour être abordée de front. Mais comment la déchiffrer d'une façon qui n'hypothèque pas sa solution ? Je réponds : avec de l'écrit. C'est en effet la seule réponse isomorphe

à ce dont il s'agit. Si Freud lit son rapport à l'objet cocaïne avec de l'écrit et par là cesse d'en dépendre, nous ne pouvons que redoubler ici son opération en la lisant elle-même – puisqu'elle est notre objet – avec de l'écrit. Je choisis pour ce faire l'écriture proposée par Lacan de ce qu'il a nommé « discours ».

Chacun de ces discours se trouve défini de ce qu'une suite ordonnée de lettres (S_1 le signifiant-maître, S_2 le savoir, a le plus de jouir, $\$$ le sujet divisé) y occupe quatre places fixes et marquées. Voici ces places :



À partir d'un quelconque les seules trois permutations possibles (puisque la quatrième ramènerait au point de départ) écrivent les autres discours :



Faute de disposer des séminaires qui ont introduit et commenté cette écriture des quatre discours, le lecteur pourra se reporter au numéro 2/3 de *Scilicet*, aux pages 96-97 et 391 à 399.

Les choisir ici pour la lecture est certes un fait contingent ; aussi contingent que la levée d'un symptôme. C'est dire que loin de considérer qu'il y aurait là une faiblesse de la lecture, je revendique cette contingence comme essentiellement liée à cette façon de lire que promeut la psychanalyse. Ce livre vise à la mettre à jour. Pour ce faire, rien de tel que, d'abord, la pratiquer.

Un peu d'histoire s'impose ici dont la raison apparaîtra bientôt. On date de 1785 la construction du terme de névrose. C'est dire que les premiers balbutiements d'une médecine axée sur l'anatomo-clinique lui ont fait soubassement épistémologique. C'est souligner aussi que cette construction, le terme même de névrose en porte la marque, se supporte d'un modèle lésionnel. Les radicaux *ite*

et ose inscrivent l'opposition des lésions inflammatoires et non inflammatoires. En 1889, Grasset voulant malgré tout, c'est-à-dire malgré Lasègue qui avait écrit : « La définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais », proposer quelque chose qui fasse pièce à cette impuissance avance ceci : « L'hystérie est une névrose *c'est-à-dire*¹ que nous n'en connaissons pas la lésion caractéristique. » À l'encontre de l'adage, c'est ici l'inconnu qui explique le connu car l'opération qui définit l'hystérie comme névrose n'est en rien rendue nulle par le fait que la lésion n'y est que supposée.

Or, *le frayage freudien ne s'est pas effectué à l'intérieur de la théorie lésionnelle de l'hystérie* comme une nouvelle édition de cette théorie (ainsi par exemple Janet) mais a procédé à un remaniement radical de l'articulation de la névrose à la lésion. Établir ce point sera l'objet du chapitre suivant.

Je propose pour l'instant de noter $\frac{S_2}{S_1}$ le rapport de la lésion (S_1) au savoir clinique (S_2) qu'elle ordonne. Le lecteur pourra observer qu'ainsi écrit, ce rapport ne peut relever que du discours dit par Lacan de l'université. Il résulte de cela un certain nombre d'implications. Tout d'abord écrire S_1 la lésion équivaut à lui donner statut de signifiant-maître. La chose est en effet admissible si on remarque que la lésion comme socle sur quoi l'observation clinique prend appui présente ceci de particulier qu'elle ne renvoie à rien d'observé. Elle n'a donc pas valeur d'un signe – comme c'est le cas dans la névrite par exemple – qui représenterait quelque chose pour quelqu'un. Freud s'efforce, en un premier temps, de rendre tangible cette lésion lorsqu'à la fin de son article « *Über Coca* » de 1884, il propose d'utiliser la coca dans le traitement de l'asthme, du mal des montagnes et « d'autres névroses du nerf vague » (p. 98)². Il suppose alors une action physiologique directe de la coca au lieu même où est censée intervenir, active, la lésion nerveuse. La coca vise la lésion comme

1. Souligné par moi.

2. Les indications de page de ce chapitre renvoient, sauf avis différent, au livre : *Sigmund Freud. De la cocaïne*, textes réunis par Robert Byck, Bruxelles, Complexe, 1976.

vérité ultime de la névrose. Il est ainsi légitime d'inscrire S_1 ; la lésion, à la place qui est celle de la vérité dans le discours de l'université. L'écrire S_1 consiste à la prendre comme signifiant, à la dégager de cette façon de l'idée qu'elle serait signe d'un objet. Car cette lésion toujours imaginée, jamais cernée, dans l'hystérie notamment, pourquoi en maintenir si résolument la supposition sinon parce qu'elle répond à une exigence du discours ?

Dans « Radiophonie », Lacan écrit les quatre discours en établissant entre eux certaines relations. Il note, pour ce qui nous importe ici, que le discours de l'université s'éclaire de son « progrès » dans le discours de l'analyste³. Le mot *progrès* est mis ironiquement entre guillemets puisqu'il ne désigne que l'opération du quart de tour lorsque la suite des termes, tout en se maintenant comme suite ordonnée, pivote dans le sens lévogyre. Ainsi écrire $\frac{S_2}{S_1}$ le rapport de la lésion au savoir clinique de la névrose, situer cette lésion comme la vérité de ce savoir mis en position d'agent de l'action thérapeutique réclame d'admettre – conformément à ce progrès – comme relevant du discours universitaire le départ de Freud. L'intérêt de Freud pour la cocaïne est à la fois personnel et scientifique. Cette double polarité, par lui maintenue tout au long de sa tentative avec l'objet cocaïne, va faire de celle-ci une tentative ratée, ratée là même où elle réussit à inscrire les effets de la cocaïne en un type d'écriture soumis aux exigences d'un champ médical relevant fondamentalement du discours universitaire. La cocaïne *aurait été* cet objet qui *serait* venu sceller ce discours en offrant un répondant à la définition de la névrose comme supportée par le signifiant-maître de la lésion.

Le 30 avril 1884, Freud expérimente pour la première fois sur lui-même les effets de la cocaïne. Il n'hésitera pas à en faire d'emblée un usage thérapeutique : au moment d'écrire à sa fiancée, de se rendre à une réception où il devra faire bonne figure, lorsqu'il se sentira déprimé ou sujet à de trop violents maux d'estomac, il trouvera dans

3. Cf. *Scilicet*, 2/3, 1970, p. 99.

une petite dose de coca de quoi affronter aisément la difficulté, calmer ses douleurs, surmonter ses défaillances. Il en envoie à Martha, en donne à ses sœurs et à ses confrères, aussi bien pour eux-mêmes que pour leurs malades. Dès le mois de mai, il en administre à son ami et collègue Fleischl. Il continuera à en recommander l'usage, mais il est vrai d'une façon beaucoup plus limitée jusqu'en 1895, date des *Études sur l'hystérie*. Le 18 juin 1884, il a mis un point final à « *Über Coca* » qui, paru en juillet, devait asseoir sa réputation en liant son nom à la cocaïne. Il en aura en effet le témoignage de Nothnagel (p. 111) mais aussi, plus inattendu, celui de Knap, premier ophtalmologue de New York qu'il rencontre chez Charcot.

Pour situer le retentissement de cet article, il y a lieu de se départir de ce qu'évoque aujourd'hui le terme de cocaïne, de s'accommoder sur le fait qu'elle n'était alors en rien un produit prohibé. La prohibition est de 1906. Dans les années 1880, la cocaïne jouissait aux États-Unis d'une innocente faveur qui dépassait largement les cercles médicaux. La consommation de vins contenant de la cocaïne – les vins Mariani – était chose populaire. Le coca-cola devait en contenir jusqu'en 1903. L'association contre le rhume des foies avait adopté la cocaïne comme remède officiel. Bref, l'enthousiasme était quasi général pour cette merveilleuse nourriture qui fortifie le système nerveux, aide la digestion, stimule les corps fatigués, calme les douleurs, délivre de la toxicomanie ceux qui y sont empêtrés. Freud, qui lisait *The Detroit Therapeutic Gazette*, avait connaissance des comptes rendus de victoires obtenues sur l'opiomane ou l'alcoolisme grâce à l'erythroxyton-coca⁴. Une citation de Bentley reprise d'un commentaire du *Louisville Medical News* donne le ton des gazettes spécialisées : « Que l'on soit opiomane ou non, l'on a envie d'essayer la coca. Un remède inoffensif contre le cafard, quelle merveille » (p. 60). Aux États-Unis, les choses en sont au point qu'on n'hésite pas à raconter que les polices du Sud avaient dû adopter un

4. Jussieu, en 1749, range la plante dans le genre Erythroxyton. En 1786, Lamark la nomme « Erythroxyton-coca ». L'alcaloïde est isolé en 1858 par Wöhler, chimiste de l'université de Göttingen qui avait reçu des feuilles de coca transportées par la frégate *Novara*.

nouveau pistolet de calibre 38 car les Noirs coqueros étaient, grâce à la cocaïne, protégés contre les balles de calibre 32 ! Elles n'étaient donc pas que péruviennes ces légendes qui attribuaient à la cocaïne les vertus d'une « plante divine qui rassasie les affamés, fortifie les faibles et leur permet d'oublier leur misérable destin » (« *Über Coca* », p. 77).

Dans la vieille Europe, le ton était différent ; de la cocaïne, on parlait fort peu. Il n'est pas exclu que l'intérêt suscité par « *Über Coca* » ait tenu au fait qu'il s'agissait de la meilleure étude européenne écrite jusque là. Ce travail, très soigné au plan de la bibliographie, confirmait en outre, expérimentalement, les effets miraculeux du remède nouveau dont il faisait l'apologie ; et on sait que dans son prolongement, Koller, « Coca-Koller » comme Freud spirituellement l'avait surnommé, devait découvrir, tout juste un mois après sa publication, les propriétés d'anesthésique local de l'alcaloïde. Mais outre le produit lui-même, ce que reprend et importe Freud est un ton d'enthousiasme dont Bernfeld⁵ ne manque pas de relever les indices dans « *Über Coca* » – Freud écrivant par exemple un « don » (*Gabe*) de cocaïne là où il aurait dû en termes scientifiques parler plus prosaïquement d'une dose. Bernfeld en conclut avec raison que ce texte est traversé d'un « courant sous-jacent très persuasif ». Freud écrivant à Martha parle de son texte comme d'un « cantique à la gloire de la cocaïne », confirmant ainsi ce qu'il lui disait dès le 25 mai 1884 alors qu'il venait d'obtenir un succès éclatant en guérissant avec la coca un malade atteint d'un catarrhe gastrique. « Si tout va bien, j'écrirai là-dessus un article et j'espère que la cocaïne se placera à côté et au-dessus de la morphine. Elle fait naître en moi d'autres espoirs et d'autres projets. J'en prends régulièrement de très faibles doses pour combattre la dépression et la mauvaise digestion et cela avec le plus brillant succès. J'espère parvenir à supprimer les vomissements les plus tenaces, même s'ils sont dus à quelque grave souffrance ; bref,

5. Siegfried Bernfeld, « Les études de Freud sur la cocaïne », *Int. Jour. Psa.*, 1951, XXXII, Textes repris dans R. Byck, *Sigmund Freud. De la cocaïne, op. cit.*, p. 278-306.

c'est maintenant seulement que je me sens médecin puisque j'ai pu venir en aide à un malade et que j'espère en secourir d'autres⁶ ».

Cet espoir démesuré (le terme revient quatre fois en six lignes), cet enthousiasme contagieux, il est à remarquer que ce sont là, repérés comme tels par Freud, *des effets de la cocaïne*, sa magie. Effets directs, pourquoi pas, car rien n'interdit de penser que Freud ait ingurgité une dose de cocaïne pour écrire plus aisément « *Über Coca* » – le fait est même très vraisemblable. Or il s'agit d'un texte qui satisfait en tous points les exigences attendant à ce genre d'exercice : description botanique précise de la plante, historique détaillé de son utilisation au Pérou, tour complet de la littérature scientifique qui lui a été consacrée, formule chimique de l'alcaloïde, étude de ses effets chez les animaux, recueil de ce qu'on sait de ses effets chez l'homme avec apport d'une expérimentation originale, et pour terminer, comme il se doit, analyse argumentée de ses nombreuses indications en fonction d'hypothèses concernant les voies et les modes d'action physiologique du produit. Il est essentiel de noter qu'il y a ici *solidarité* entre une présentation d'une rigueur universitaire incontestable, et une croyance aveugle en l'action magique de l'objet ainsi introduit.

En effet, les lectures qui sont proposées de ce qu'on a désigné comme « l'épisode de la cocaïne » passent toutes à côté de cette solidarité. De là cet épingleage qui en fait, *episodion*, un accessoire. Soit on considère comme le fait Jones que si Freud a su, pour la première fois de sa carrière, sortir des sentiers battus en prenant appui sur « un fait isolé », il n'a pas su par contre faire preuve d'assez d'esprit critique pour donner sa véritable valeur à ce fait. La lecture du texte « Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne » de janvier 1885 montre combien cette opinion de Jones est erronée. Soit à l'opposé, et c'est la position de Byck, on fait de Freud un précurseur de notre moderne psychopharmacologie (le terme est de 1920) dans la ligne de Moreau de Tours (1845), on note alors le caractère soigneux de ses expériences, la valeur paradigmatique en psychopharmacologie de la figure de l'expérimentateur se prenant

6. Souligné par moi.

lui-même comme cobaye, mais on se condamne ainsi à ne plus pouvoir rendre compte du fait que Freud a pour finir renoncé assez rapidement à poursuivre ses recherches « psychopharmacologiques ». Or il est clair qu'*il y a lieu de rendre compte à la fois de l'intérêt de Freud pour la cocaïne et du brusque revirement qui a mis fin à cet intérêt*. Si Jones en minimise la portée, Byck, la louant, l'éternise en en faisant un modèle.

L'embarras naît ici de ce que l'un et l'autre tentent de scinder en deux domaines distincts les travaux scientifiques de Freud sur la cocaïne et sa croyance aux vertus miraculeuses du produit.

De là, la sorte d'aveuglement qui fait écrire à Bernfeld, qui pourtant a étudié la question en ses moindres détails, que Freud n'eut jamais l'idée d'utiliser les capacités retrouvées grâce à la cocaïne à des fins autres que de travail. Le jour même en effet où il terminait « *Über Coca* », Freud écrivait à Martha, anticipant leur prochaine entrevue : « Si tu n'es pas gênée par les graves Hambourgeois, et si tu me donnes un baiser dès que je te verrai, et un second pendant que nous roulerons vers Wandsbeck, puis un troisième et ainsi de suite, alors je me rends. Je ne me sentirai pas fatigué car je serai sous l'effet de la cocaïne que j'absorberai pour maîtriser ma terrible impatience⁷. » Dans la correspondance avec Martha, on peut remarquer la prégnance de la métaphore guerrière, organisatrice pour Freud de sa relation à sa fiancée. La cocaïne absorbée par Freud vient renforcer cette prégnance puisqu'elle est ce qui transforme un soldat fatigué et malhabile en un conquérant frais et glorieux⁸.

Cette métaphore guerrière renvoie à un article publié en 1883 par Aschenbrandt qui relate que lors de manœuvres de l'artillerie bavaroise il a pu constater sur six cas dont lui-même que la cocaïne rend un homme « plus apte à exercer un grand effort, à supporter

7. Ceci également d'une lettre du 2 juin 1884 : « Et si tu te montres indocile, tu verras bien qui de nous deux est le plus fort : la douce petite fille qui ne mange pas suffisamment ou le grand monsieur fougueux qui a de la cocaïne dans le corps. »

8. Dans une lettre du 30 juin 1884, Freud évoquant leur dernière séparation se décrit lui-même dans cette situation comme un soldat conscient de devoir défendre une position « d'avance perdue ».

la faim et la soif », qu'elle est bien cet « aliment bénéfique pour les nerfs » dont Mantegaza avait vanté les miraculeux effets. Mais il ne faut pas négliger qu'il s'agit d'un aliment très particulier en ceci qu'il agit au point même où la défaillance est *inévitabile* – cas des manœuvres militaires où on provoque les hommes à se dépenser jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Alors intervient la cocaïne qui leur permet sans autre nourriture ni repos de repartir au combat frais et dispos, comme si l'instant d'avant nulle fatigue ne les avait habités.

Freud entreprend ses premières expériences et publie « *Über Coca* » quelques mois seulement après la parution de l'article d'Aschenbrandt. Il confirme à son tour les vertus du miraculeux produit. En ce point de coalescence du magique et du scientifique, il se sent et se dit pour la première fois enfin vraiment médecin. Avec raison. Si, en effet, le discours médical dans lequel il s'inscrit ainsi est bien caractérisé de prendre son appui sur le signifiant-maître de la lésion, *la cocaïne sera cet objet qui, au lieu de l'Autre, donnera consistance au supposé de cette lésion en entérinant en contrepoint sa vérité.*

De là le fait qu'elle n'est pas et ne saurait être un médicament comme les autres, autrement dit parmi d'autres. Elle incarne, de confirmer la lésion, ce qu'il faut désigner comme étant *le* médicament. Il en résulte que son action ne saurait être univoque puisque cette univocité laisserait place à une autre action possible et donc à un autre médicament. « *Über Coca* » marque parfaitement cette position éminente. Parlant de « l'action stimulante prodigieuse » de la coca, Freud écrit : « Un travail mental ou musculaire de longue haleine peut être accompli sans fatigue ; on a l'impression de s'être débarrassé du besoin de manger et de dormir qui généralement se fait insistant à certains moments de la journée. Sous l'effet de la cocaïne, nous pouvons si on nous le propose manger copieusement et sans répugnance mais on a l'impression évidente de pouvoir se passer de repas. Lorsque l'action de la cocaïne faiblit, on peut s'endormir si on se met au lit mais on peut tout aussi bien continuer à veiller sans peine. Pendant les premières heures où la cocaïne agit il n'est pas possible de dormir mais cette absence de sommeil n'a rien de pénible. »

(p. 87.) La cocaïne ouvre au coquero l'accès à une dimension où *à la fois il peut et il peut ne pas* sans que rien de déplaisant ne s'ensuive pour lui du choix de l'une ou l'autre possibilité ni même d'une mise en suspens de l'alternative. La puissance se trouve ainsi élevée à la toute-puissance, incluant en elle-même la puissance du pouvoir ne pas (ce qu'on nomme habituellement impuissance). Ce champ de cohabitation des possibles est l'imaginaire même.

En 1924, Freud, à propos de l'affaire de la cocaïne, écrit : « L'étude de la coca était un *allotrion* que j'avais hâte d'achever. » Suivant le témoignage de Bernfeld, le terme d'allotrion servait aux professeurs du gymnase à désigner péjorativement « ce qui détourne de l'accomplissement du devoir au profit d'une marotte ou d'une quelconque action mauvaise » (p. 290). Conclure de là que Freud « se détournait de son travail scientifique sérieux en neuropathologie » – c'est la thèse de Jones – revient à louper ce que le terme d'allotrion lui-même indique d'un rapport à l'Autre. La cocaïne interroge l'altérité, une altérité qu'imaginarise le lointain Pérou comme le hachisch de Moreau de Tours incarne l'Orient. Le coquero est cette figure où devient effective une manière d'être autre, une autre manière d'être qui n'est justement qualifiable de rien de particulier. Moreau de Tours la nomme « Fantasia » ; Freud y loge un idéal de toujours plus de puissance. Mais du même pas, il vise à démontrer, dans des termes qui sont ceux qu'il adopte pour leur portée scientifique, que ce qui est vrai au Pérou l'est aussi à Vienne, que la magie de la drogue ne relève en rien d'une élucubration imaginative locale. « *Über Coca* » est un texte antiraciste. Or une telle visée ne peut trouver à se réaliser, chez Freud, qu'à en passer par une chicane symbolique exigée par l'éthique de la science.

Comme en témoignent ses articles ultérieurs, *c'est à pousser l'interrogation scientifique toujours plus avant jusqu'à un certain point de butée* qu'a consisté le travail de Freud sur la cocaïne.

Cette scientificité peut même être désignée comme le point où Freud diverge radicalement d'avec Moreau de Tours. Avec Moreau de Tours, le hachisch ouvre au psychiatre la voie initiatique – le mot

vient sous sa plume⁹ – qui lui permettra d’accéder à la source même de la folie. Dire *la* source s’impose en effet puisque les différents « désordres de l’esprit » ne sont que les « signes extérieurs » qui tous s’originent dans un supposé « fait primitif¹⁰ ». « En dévoilant le fait primitif – écrit Moreau de Tours – la lésion fonctionnelle primordiale d’où découlent comme autant de ruisseaux d’une même source toutes les formes de la folie, j’espère en faire ressortir quelques enseignements utiles relativement au meilleur mode de traitement de cette maladie¹¹. » « Cette maladie » : la folie est une maladie au singulier dont le modèle est l’excitation maniaque¹² présentée comme le mode d’être fou qui correspond le mieux à l’activité de la pensée livrée à elle-même. « Rien n’est comparable à la variété presque infinie des nuances du délire si ce n’est l’activité même de la pensée », remarque Moreau de Tours non sans pertinence. De là l’analogie pour lui fondamentale du rêve et du délire. Si en ces états de folie, délire ou rêve, la pensée est livrée à elle-même, c’est qu’a été lésée la vie qui résulte « de nos rapports avec le monde extérieur, avec ce grand tout qu’on nomme univers¹³ ». Alors l’autre vie (puisque selon cette théorie deux vies ont été imparties à l’homme) qui est imagination et mémoire et non plus volonté, se trouve excitée et prend ainsi le dessus sur la première, réalisant avec elle une « fusion imparfaite », résultat de la lésion supposée. Le hachisch en réalisant lui aussi cette fusion imparfaite chez l’hachichiya lui ouvre ainsi un accès à cette autre vie mais avec ceci de spécifique qu’il laisse intactes les facultés d’observation et même d’action. De là son intérêt pour le psychiatre qui trouve une confirmation de sa théorie de l’action spécifique du hachisch dans le fait que le nom des buveurs de hachisch, *hachichiya*, a donné en notre langue le terme *d’assassin*, terme qui a d’abord nommé les sectaires syriens qui n’hésitaient pas à trucider avec la plus

9. Jacques-Joseph Moreau de Tours, *Du hachisch et de l’aliénation mentale*, Paris, Éditions Fortin, Masson et Cie, 1845, p. 29.

10. *Ibid.*, p. 31 et 32.

11. *Ibid.*, p. 32.

12. *Ibid.*, p. 36.

13. *Ibid.*, p. 41.

grande sauvagerie les chefs chrétiens ou musulmans, férocité qu'on attribuait à l'influence du hachisch.

La lésion apparaît ainsi chez Moreau de Tours comme l'élément explicatif ultime de toute folie. La fin de son ouvrage est consacrée¹⁴ à donner une réponse à un problème passionnément controversé : lésion organique ou lésion fonctionnelle ? Qu'il s'en tire avec une pirouette, en imaginant l'existence d'une lésion organique non repérable comme telle sur l'organisme, indique suffisamment que l'important est le maintien de l'appui pris sur la lésion comme signifiant. Car que pourrait donc être, sinon un signifiant, cette lésion organique sans organe lésé ? Cette remarque prend toute sa portée de son corollaire : la mise au second plan des différences que la folie présente qui ne sont que contingences formelles, secondaires au regard du fait primordial. Mais justement, d'être considérées comme le comble de l'extravagance, d'être prises comme insignifiantes, ces différences sont, de fait, reçues comme liées à rien d'autre qu'au jeu du signifiant : « Le lien des associations régulières des idées étant une fois brisé, les pensées les plus bizarres, les plus extravagantes, les combinaisons d'idées les plus étranges se forment et s'installent pour ainsi dire d'autorité dans l'esprit. La cause la plus insignifiante peut leur donner naissance exactement comme dans l'état de rêve¹⁵. » Moreau de Tours illustre d'un cas repris d'Esquirol cette extravagance du signifiant : « La ville de Die est dominée par un rocher qu'on nomme le V ; un jeune homme s'avise d'ajouter la lettre U au mot Die, en fait le mot DIEU, et tous les habitants de Die sont dieux pour lui. Bientôt il reconnaît l'absurdité de ce polythéisme, et il concentre alors la divinité dans la personne de son père comme étant l'individu le plus respectable de cette contrée. » La théorie psychiatrique qui fonde la vérité de la folie dans la lésion méconnaît corrélativement les effets de signifiant dont pourtant, au moins dans sa prime jeunesse, elle témoigne. Dans les années 1884-1885, Freud n'est pas intéressé par la psychiatrie mais par la neurologie. Le fait est fondamental pour

14. *Ibid.*, p. 391 à 400.

15. *Ibid.*, p. 106.

comprendre en quoi à partir de données et d'expériences similaires, sur la base des mêmes exigences épistémologiques, sa démarche devait néanmoins diverger de celle de Moreau de Tours. Si Moreau de Tours, en fondant sa théorie sur l'analogie, ne se heurte jamais à un fait qui viendrait y faire butée, Freud s'en tient résolument quant à sa façon d'interroger les effets de la cocaïne, au premier principe de la thermodynamique, questionne avec ce principe lesdits effets. *Or c'est de là que la cocaïne adviendra pour Freud comme un objet chu.* Telle est la thèse à maintenant démontrer.

Soit O l'état donné d'un organisme. Il dispose en cet état d'une quantité de « force vitale¹⁶ » F. Cette force peut être convertie en une quantité de travail W, elle aussi parfaitement déterminée à partir de O. D'où la séquence :

$$O \rightarrow F \rightarrow W$$

Or l'effet stimulant de la cocaïne, le miracle qu'elle réalise, peut s'écrire comme une valeur W' supérieure à W : $W' > W$. L'élaboration théorique de Freud depuis « *Über coca* » consiste à interroger comment cela est possible et, plus encore, s'il n'y a pas là une mise en cause, avec l'expérience du coquero, du principe de conservation de l'énergie. En effet, l'intervention en O de la cocaïne a pour conséquences :

$$O (+ \text{cocaïne}) \rightarrow F' \rightarrow W'$$

Si $F' > F$ et $W' > W$, la difficulté tient au fait qu'on a également $(O + \text{cocaïne}) = O$. C'est que personne n'imagine que la faible dose de cocaïne ingurgitée puisse être en elle-même porteuse de la considérable énergie (convertie en travail) qu'elle procure au coquero ; pas davantage, ne conçoit-on que la cocaïne puisse libérer en O une énergie qui sans elle y subsisterait fixée comme une énergie en permanence non disponible. Ces deux hypothèses n'étant même pas envisagées, Freud se heurte bien à une action de la cocaïne qui contredit le principe de conservation de l'énergie. Selon ce principe, les valeurs maximales s'écrivent :

16. *Ibid.*, p. 94.

$$1. O \rightarrow F \rightarrow W$$

alors qu'avec la cocaïne on obtient des valeurs encore supérieures :

$$2. O \rightarrow F' \rightarrow W'$$

Freud discute la chose comme un fait polémique qu'il va chercher à réintégrer dans le savoir scientifique constitué. À la première hypothèse d'une transformation miraculeuse de F en F' , hypothèse dont on ne sait rien dire, il conjoint une seconde qui serait davantage explicative ; la cocaïne interviendrait non pas en F mais sur le rapport $F \rightarrow W$, produisant ainsi $F \rightarrow W'$. Elle permettrait qu'un travail donné réclame une moindre dépense de force vitale ; d'où, à force vitale égale, la possibilité d'effectuer un plus grand travail. Cela définit la cocaïne comme « moyen d'épargne ».

Mais le phénomène envisagé, outre qu'il reste parfaitement énigmatique, est contredit par les résultats d'expériences faites sur les animaux. En affamant des animaux avec et sans cocaïne, des chercheurs ont constaté que ceux traités à la cocaïne succombaient aussi rapidement que les autres. Toutefois cela n'embarrasse pas réellement Freud puisqu'il a pris la précaution de récuser au début de son travail sur la cocaïne l'idée que l'action de celle-ci devrait être semblable chez les animaux et chez l'homme. Il lui est donc possible d'admettre comme non contradictoires les résultats de ces expériences et le témoignage d'un chroniqueur qui rapportait que lors d'une famine qui sévissait sur la ville de La Paz, seuls les coqueros avaient survécu (!).

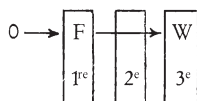
Voici donc à nouveau, avec ce témoignage, la cocaïne comme moyen d'épargne. Freud cependant introduit une troisième hypothèse : l'action de la cocaïne serait situable en W . Les affamés de La Paz qui prenaient de la cocaïne auraient eu sur les autres l'avantage de mieux lutter contre la consommation en dépensant moins d'énergie pour rester en vie. Autrement dit, si W semblait transformé en W' , il n'en était rien en fait ; bien plutôt W était-il resté constant mais ce qui était utilisé pour la survie n'était pas W mais ω avec $\omega < W$. Cette hypothèse respecte la prééminence du principe de conservation

de l'énergie même si reste opaque la raison pour laquelle la survie réclame du coquero une dépense réduite d'énergie.

Résumons ces trois hypothèses :

Formule de départ :	$0 \rightarrow F \rightarrow W$
1 ^{re} hyp.	$0 \rightarrow F' \rightarrow W'$
2 ^e hyp.	$0 \rightarrow F \rightarrow W'$
3 ^e hyp.	$0 \rightarrow F \rightarrow \omega \dots W$

La troisième hypothèse seule est conforme à la formule de départ, sauf à y introduire un clivage entre énergie utilisée et énergie disponible, entre ω et W . La cocaïne serait cet objet qui permettrait qu'il y ait – toujours ? (ce toujours, comme enjeu imaginaire, est ce qui fait question) – surplus d'énergie disponible au regard de l'énergie effectivement dépensée. Il est à remarquer que l'ensemble de l'argumentation de Freud permet de situer, sur la formule de départ, chacune des hypothèses :



Or cette focalisation de l'étude énergétique de l'action de la cocaïne va de pair – la chose est décisive – avec l'affirmation que la cocaïne agit *indirectement*, c'est-à-dire par l'intervention des centres nerveux ou encore de ce que Freud, dans « *Über Coca* », nomme « les influences psychiques ». Pourtant si le rôle des centres nerveux était posé dès le départ avec le postulat du caractère non probant des expériences faites sur les animaux, ces centres ne sont considérés dans « *Über Coca* » que comme un des lieux possibles où peut intervenir, avec un effet thérapeutique bénéfique, la cocaïne. Elle est donc indiquée dans les cas de neurasthénie, hypocondrie, hystérie, prostration, mélancolie, stupeur, tous cas qui sont à rapporter à un affaiblissement psychique, à une « activité réduite des centres ».

Et voilà donc, avec cette faiblesse psychique, une nouvelle mouture de la lésion. La faiblesse psychique est l'explication basale de ces maladies, leur supposée référence commune. Freud enfourche ici

un discours qui n'est pas différent de celui de Moreau de Tours. Dans son exposé intitulé « À propos de l'action générale de la cocaïne », lu devant la société psychiatrique (là même où il devait quelque temps après présenter l'hystérie masculine, version Charcot), Freud énonce que la psychiatrie « manque de moyens pour accélérer l'activité du système nerveux lorsque cette activité est affaiblie : c'est pourquoi il est facile de comprendre que l'on songe à cette action, à savoir celle de la cocaïne, dans ces maladies que nous désignons par états de dépression et d'affaiblissement du système nerveux sans lésion organique¹⁷».

Dans le rapport de Freud à l'hystérie, la cocaïne est à la place même qui sera celle du traitement psychanalytique.

Le texte de 1885, « Contribution à la connaissance de l'action de la cocaïne », est un premier pas dans la destitution de la cocaïne comme objet privilégié d'une action thérapeutique enfin à la hauteur de ses ambitions. Ce texte est le seul où Freud développe le point de vue énergétique jusqu'au mesurable. Or, avec cette introduction de mesures, le problème économique va singulièrement se complexifier.

« Contribution... » naît des divergences que manifestent, au fur et à mesure qu'ils se multiplient, les témoignages rendant compte des effets de la cocaïne. Pour confirmer « *Über Coca* », Freud met en place une « méthode de vérification objective ». Il va certes recevoir de ces expériences autre chose qu'une confirmation ; mais le voici, en attendant, aidé d'un médecin ami, appareillé d'un dynamomètre, muni d'un crayon et de papier ; en des temps soigneusement notés, il effectue trois pressions sur l'appareil, inscrit les chiffres obtenus, calcule les moyennes, note l'état de son estomac, renouvelle ces mesures sept heures durant, d'abord sans avoir absorbé de la cocaïne, puis « avec de la cocaïne dans le corps ». Il recommence ces expériences plusieurs jours, les compare et en tire un certain nombre de constatations. Lesquelles ?

Dans « *Über Coca* », Freud écrivait : « On ne peut encore juger avec certitude jusqu'où la coca nous permettra d'augmenter

17. *Ibid.*, p. 129.